

Hédi Bouraoui et le concept de littérature-monde

ABDERRAHMAN BEGGAR

Wilfrid Laurier University, Waterloo, Ontario, Canada

Résumé : *Le propos de cet article est d'analyser le concept de littérature-monde dans La francophonie à l'estomac de Hédi Bouraoui, auteur franco-ontarien d'origine tunisienne. Dans une approche comparative, nous explorons ce concept à partir du rapport de la langue à l'histoire et aussi de la nature de celle-ci dans ses conceptions tant déterministe (Lacan selon Zizek) que créative (Chomsky). Autant La francophonie à l'estomac que Pour une littérature-monde sont considérés comme expression d'une nécessité historique liée à la montée en force de modes d'écriture transculturels, transnationaux et transfrontaliers.*
Mots-clefs : orale, nomade, aliénation, autre, francographie.

Resumen: *El propósito de este artículo es analizar el concepto de literatura-monde en La francophonie à l'estomac de Hédi Bouraoui, autor franco-ontariano de origen tunecino. A partir de una perspectiva comparativa, exploramos este concepto teniendo en cuenta, de una parte, la relación entre lengua e historia y, de la otra, la naturaleza de la lengua en sus concepciones tanto determinista (Lacan según Zizek) como creativa (Chomsky). Ambos La francophonie à l'estomac y Pour une littérature-monde son considerados como expresión de una necesidad histórica relacionada con el surgimiento de modos de escritura transculturales, transnacionales y transfronterizos.*
Palabras claves: oral, nómada, alienación, otro, francografía

Abstract: *This paper is about the concept of literature-monde in La francophonie à l'estomac by the Franco-ontarian, Tunisian-born, Hédi Bouraoui. From a comparative stance, the objective is to analyze this concept keeping in mind, on the one hand, the relationship between language and history, and, on the other hand, the nature of language from a determinist perspective (Lacan according to Zizek) as well as a creative one (Chomsky). Both La francophonie à l'estomac and Pour une littérature-monde are considered as the expression of a historical necessity related to the rise of transcultural, transnational, and transborder writing modes.*
Keywords : oral, nomad, alienation, other, francography

Il existe dans cette œuvre une violence verbale qui se traduit par une sorte de révolution linguistique, par une exploitation du langage qui devient une exploration spatiale et temporelle de l'homme et de sa sensibilité actuelle dans un monde en crise perpétuelle (Sabiston, 1982).

1. UN REGARD ORIGINAL

Dans cette étude, nous partons de l'idée que la critique de la francophonie est liée à la question du rapport entre langue et histoire. Qui donne à l'autre ? Est-ce que la langue est déterminée par l'histoire ou bien le contraire ? Dans sa lecture de Lacan, Zizek donne priorité à la langue en la considérant comme la somme d'« institutions invisibles » auxquelles nous obéissons par une force instinctive sans même pouvoir les nommer (Zizek, 2006 : 35). Sans se laisser saisir dans son essence, la langue est ce fond obscur, ce monde des coulisses de la nature humaine, ce pouvoir qui ne cesse pas de déterminer nos rapports à nous-mêmes et aux autres. Zizek va plus loin en comparant l'homme à une « marionnette » entre les mains de cet invisible qu'est la langue. Dans une telle situation, comment imaginer toute conscience historique soucieuse du rapport à la langue ? Comment peut-on juger la langue à partir de l'esprit du temps, si nous ne sommes même pas capables d'assurer une distance objective vis-à-vis d'elle ? Qu'est l'histoire sinon ce qui se dit ? Que sont ces narrations historiques (ou autres) hors de leur élément ontologique qu'est la langue ? Cette résistance de la langue en face de l'histoire en fait le lieu privilégié pour l'idéologie, dans la mesure où celle-ci se constitue en lieu de résistance au changement, en ciment dans la reproduction d'un même ordre. C'est d'ailleurs pour cette raison que, comme nous allons voir plus loin, la critique de la francophonie part de l'idée d'anachronisme, d'anomalie historique, de persistance d'un *statu quo* qui défie le contextuel.

Une autre question s'impose : comment expliquer la naissance d'une pensée qui se penche sur la nature du rapport à la langue française et s'attaque au socle idéologique qui veut en assurer la continuité hégémonique ? La réponse se trouve dans l'autre élément propre à la langue : la créativité. Dans son débat avec Foucault sur le concept de nature humaine, Chomsky conclut que l'une des qualités innées chez l'homme est son rapport créatif à la langue. La créativité est, de l'avis de Chomsky, cette capacité d'assurer un rapport original à la norme linguistique. L'homme n'est pas « la marionnette » dont parle Zizek, mais un être dont la conscience de soi passe par la possession de l'outil linguistique et son conditionnement selon des besoins précis et des données structurelles et contextuelles liés à un cadre énonciatif donné (Chomsky, 2005 : 2). Le concept de littérature-monde est, de ce fait, un rappel de la fonction première du sujet parlant : celle d'exercer son droit à une créativité souveraine. La critique est destinée à faire de l'écriture le moyen de libérer la conscience historique, traduite en acte artistique, des pièges du déterminisme linguistique dont parle Zizek.

De l'avis de ses éditeurs, *Pour une littérature-monde* est la traduction du besoin d'une nouvelle révolution dans les littératures d'expression française, une attaque contre les tenants d'un ordre vu comme l'incarnation d'un révolu nuisi-

ble qualifié par Lebris de «morgue des pions». L'heure a sonné pour que soit reconnue une nouvelle manière de voir le littéraire, de considérer le travail d'écrire, d'évaluer le rôle de l'écrivain dans la cité et de traiter son travail dans une nouvelle configuration historique capable d'ouvrir le chemin vers une reconnaissance de pratiques naguère léguées aux attiques du dédain. Douze ans avant, un écrivain franco-ontarien a publié un autre livre qui lui aussi traite ce même problème. Il s'agit de *La francophonie à l'estomac* de Hédi Bouraoui ¹. En plus de sa solidité argumentative et de son ton peu ménageant, ce livre a le mérite de nous éclairer sur ce problème à partir d'une perspective originale, une originalité qui se voit surtout dans le parcours de l'auteur ; celui-ci étant né en Tunisie, en 1932, il n'a pas eu le parcours typique de l'auteur maghrébin francophone, le plus souvent installé en France, ou à cheval entre la métropole et le pays d'origine, et publié à Paris. Bouraoui a quitté le Sud tunisien à un bas âge pour aller faire des études secondaires et universitaires en France. De là, il est parti aux États-Unis où il a soutenu sa thèse doctorale avant de s'installer en Ontario depuis les années soixante. D'ailleurs, toujours dans le cadre de ce parcours original, c'était aux États-Unis, en 1966, où il a été publié pour la première fois (il s'agit d'un recueil de poésie intitulé *Musocktail*).

Son regard sur la langue française est marqué par une trajectoire intellectuelle sous le signe d'une diversité féconde. Entre romans et recueils de poésie, il a à son actif plus d'une trentaine d'ouvrages. Ses articles académiques, contributions à des livres collectifs et comptes-rendus se comptent par centaines. Il est l'auteur d'une dizaine d'essais où il a étudié avec acharnement des problématiques liées à la création littéraire et artistique, aux phénomènes de transculture, de nomadisme, de cosmopolitisme et de mondialisation (pour ne citer que ces quelques cas). Son parcours est celui d'un Don Quichotte des temps modernes. Une inlassable volonté d'errer librement entre lieux et styles marque sa carrière. Albert Memmi l'a adoubé de la manière la plus solennelle : « Il me plaît de lui toucher l'épaule de cette épée invisible, mais peut-être invincible, de chevalier de l'esprit » (Memmi, 1998 : 71).

¹ Notons que ce livre est passé presque inaperçu par la critique. Cotnam souligne qu'«en France, où il fut pourtant publié, aucun journal ni aucune revue, à part *Jeune Afrique* (deux fois), n'en a dit mot dans ses pages littéraires, à notre connaissance; au Canada, seule la revue *Liaison* (Ottawa) en a rendu compte et à deux reprises ; en Tunisie, *Le Temps* (deux fois) et *Le Renouveau* firent écho aux idées de Hédi Bouraoui et un journal camerounais fit de même. Fait peut-être susceptible d'étonner certains lecteurs, *La Francophonie à l'estomac* a été complètement ignoré en Belgique, en Suisse, au Luxembourg ... et au Québec, tandis qu'un compte rendu lui a été consacré en Finlande.» (2007 : 3-4)

Dans *La francophonie à l'estomac*, nous pouvons voir comment toutes ces préoccupations se rejoignent pour constituer le substrat d'une contestation soutenue. Sa critique est liée à un regard impliqué tant au niveau de l'écriture, comme poète et romancier, qu'à celui de la critique, comme essayiste et aussi comme professeur à l'université York, spécialisé dans diverses aires de la francophonie, notamment le Maghreb, l'Afrique subsaharienne, les Caraïbes, le Québec et l'Ontario.

En iconoclaste², il correspond au prototype de l'intellectuel peu propice au classement. Les paroles de Gary Victor résument cette attitude : « Donner une nationalité au sens strict de la création, c'est la fossiliser, l'exclure de certains lieux et l'empêcher de déployer librement ses ailes » (*Pour une littérature monde*, 315). L'éloge qu'il fait du nomadisme et du transculturel fait de la langue un territoire, un lieu d'appartenance ouvert devant l'apatride, le déraciné, le flâneur, comme dans ce poème intitulé « A Paris » :

A Paris, il fait bon vivre
Non parmi les Parisiens
Mais dans le temps gris
Des rencontres...

Ici mes frères ont conquis,
A force de cran,
L'espace transversal d'une parole

J'aime cette ville ambiguë
Où se creusent sans cesse les racines
De notre esthétique
Leurs branches mémorielles rayonnant
Un jour comme les seuls
Héros de la tribu (*Echosmos*, 106)

La géographie s'annule devant le pouvoir créatif des mots. Ceux-ci deviennent la nouvelle patrie. L'identité s'élabore selon le rythme du travail créatif. L'« esthétique » dont parle l'auteur est tout d'abord existentielle. Cette volonté—qui consiste à donner à la pensée un lieu d'expression aux antipodes des limites géographiques et nationales—fait qu'au lieu de penser à partir de sa condition d'auteur maghrébin ou franco-ontarien ou canadien, Bouraoui préfère ins-

² Voir surtout Hédi Bouraoui, *iconoclaste et chantre du transculturel*, textes recueillis par J. Cotnam.

crire la création dans le cadre de l'humain. Ce projet ne peut aboutir que grâce à l'appétit constamment inassouvi qui caractérise un élan créateur peu soucieux de se trouver un petit confort, un lieu de repos ou un point d'arrêt. Ainsi, l'humain est universel, un universel à ne pas prendre dans le sens d'un capital de valeurs et de jugements que le créateur véhicule et sème là où il passe. Libérer le littéraire de l'attachement à un espace donné fait de celui-ci une arme contre tout centralisme.

À partir de ces données sur la vie et l'œuvre de Bouraoui, le propos est surtout d'insister sur le fait que la nécessité de remettre en cause la francophonie, notamment dans son caractère hégémonique et excluant, trouve sa raison d'être dans toute la philosophie de la création bouraouienne.

2. CETTE FRANCOPHONIE DEVENUE ENCOMBRANTE

Dans le cas du manifeste, le degré de recrudescence du ton varie selon les signataires ; avec, d'un côté, des attaques frontales (comme c'est le cas, entre autres, de Raharimana, Nimrod, Conde, Lebris et Rouaud) et, de l'autre, des réflexions plus conciliantes (voir notamment Huston, Trouillot et Kanor). En plus de ces disparités dans le ton, notons une autre distinction liée à la présence de deux attitudes « ici nous faisons usage d'une terminologie propre aux sciences sociales », l'une « situationniste », liée à une période historique, un moment de transition vers un modèle que l'on peut qualifier de « postfrancophone », et l'autre « globaliste » ; elle va par-delà la situation contestataire pour réfléchir de manière générale sur les fondements esthétiques, philosophiques et pratiques de l'écriture. En réalité, il n'y a pas de ligne séparatrice entre les deux attitudes. Bien des contributions, s'affichant à première vue comme liées exclusivement à une nouvelle donne historique peuvent s'inscrire en même temps dans un débat sur la philosophie de l'écriture en général. Dans ce contexte, la critique s'opère de manière plus opérationnelle et précise quand elle situe le problème dans des limitations spatio-temporelles. Dans ce sens, elle nourrit une narration qui s'inscrit dans une temporalité précise et s'articule autour de l'urgence pour l'écrivain francophone d'élargir ses domaines de liberté en précipitant la fin du cadre qui limite cette liberté. Cette critique a en même temps besoin de points de transcendance, d'un regard plus englobant susceptible de l'enraciner dans un terrain plus large capable de lui assurer une marge intarissable. Ce regard dépasse l'historicité pour atteindre des niveaux de réflexion par-delà les données situationnelles. Dans cette logique, quelques signataires ont préféré tout simplement livrer un travail créatif (fiction ou autobiographie) qui parle de lui-même, au lieu d'opter pour la forme essai. Ces deux attitudes se profilent au long des

pages du livre de Bouraoui, un travail qui prend le caractère d'une analyse historique liée à la nécessité de l'avènement d'une nouvelle conception de l'écriture et, en même temps, propose des idées pour un nouveau tournant dans l'évolution de la pratique littéraire en français. Cette analyse s'articule autour de divers axes : géopolitiques (le français comme outil de domination), nationaliste (le français au service d'une certaine idée de la nation), institutionnel (la francophonie comme corps bureaucratique) et esthétique (création et pratique linguistique).

Ainsi, la première distinction à tenir en compte entre *La francophonie à l'estomac* et *Pour une littérature-monde* est que le deuxième peut être tout, sauf homogène. Ce n'est ni *Le manifeste communiste* ni *Le manifeste surréaliste*. Nous ne pouvons pas parler d'une ligne idéologique ou esthétique claire, d'un plan d'action commun bien précis préluant la naissance d'une nouvelle école de pensée. Tout ce dont il s'agit c'est d'un ensemble de textes exprimant l'opinion de leurs auteurs. Comme nous l'avons déjà souligné, bien des contributions n'entrent pas dans une confrontation directe avec les principes de la francophonie officielle. L'un des grands mérites de ce manifeste est de donner la voix à des écrivains qui viennent de divers horizons et qui, en même temps, voient le problème à partir de divers positionnements et le traitent selon des stratégies qui diffèrent selon une vision donnée du monde et de l'écriture.

Pour saisir l'esprit de cette révolution, il faut aller par-delà les attitudes personnelles des acteurs en question. Il faut surtout mettre le livre dans son horizon. De ce concept, la définition qui nous vient à l'esprit est celle proposée par Jaspers quand il voit dans le philosophe celui qui fixe cette dimension où tout détail compte, l'horizon étant constitué de tout ce qui le peuple. En même temps, il (l'horizon) n'est aucune de ces composantes. Il est en réalité ce qui les relie et leur donne ce corps par-delà leurs propres corps, cette étendue dont l'existence physique n'est point confirmée. L'horizon de l'esprit révolutionnaire tant du manifeste que celui de *La francophonie à l'estomac* est ce qui transcende le livre pour englober une nécessité historique qui se voit surtout dans l'élément fédérateur : le titre. *La francophonie à l'estomac* situe la problématique de la langue plutôt dans le cadre d'une subjectivité incontestable. L'auteur, comme Wittgenstein, préfère traiter la langue dans la place qu'elle occupe dans l'intériorité en tant que garant de la conscience d'exister³. Autant l'analyse historique qu'institutionnelle ou esthétique servent à explorer le rapport existentiel de l'individu à la langue. Dans *Pour une littérature-monde*, l'idée est plutôt de met-

³ Sur ce point, voir notamment Bouveresse (1987).

tre en valeur la nécessité d'épouser une nouvelle phase dans l'histoire de la pratique littéraire. Le «pour» annonce l'idée de l'histoire comme champ de possibles. Ces possibles ne peuvent être atteints que par le changement d'espace ; ainsi au lieu de francophonie, il faut commencer à parler de « littérature-monde ». Qui dit postfrancophonie dit postcantonnement. Cette révolte se nourrit surtout de l'angoisse et la phobie liées au sentiment d'être contenu dans un présent perpétuant un révolu étouffant qu'il faut à tout prix faire voler en éclats. L'histoire immobilisée, le disque rayé, la répétition du même ne sont plus supportables.

3. DÉCENTRALISER LA LANGUE FRANÇAISE

Les deux livres sont sous le signe d'une opposition au pouvoir centraliste de la France. Cette hégémonie concerne surtout les modes de production et de distribution des œuvres littéraires en français. Ce qui nous intéresse dans ce contexte c'est le lieu (dans le sens discursif) à partir duquel s'opère la critique, un lieu qui veut substituer un autre. Dans les deux écrits, la cause de dissidence se trouve dans le besoin de miner un espace hégémonique et monopolisant, surtout quand il est question de production intellectuelle. Ce que Swamy définit comme une rébellion « contre la symbiose entre la langue française et l'État français ». Derrière la volonté de se débarrasser d'un centre devenu nuisible se dessine le profil d'une philosophie «nomadisante» dirait Bouraoui. À la fixité et au contentement du mammouth d'une francophonie officielle, s'oppose la légèreté d'une volonté créatrice peu soucieuse de s'ancrer ou de s'amarrer à la France. La stratégie reste la même dans les deux livres. Il s'agit de démontrer comment l'hégémonie du centre est en soi anachronique, surtout à un moment où des concepts comme le transnational, le transculturel, le transfrontalier contestent et évincent peu à peu les définitions usuelles de l'identitaire et du national.

Cet anachronisme est démontré à partir du terrain de l'altérité. Pour Bouraoui, depuis des siècles, la France a nourri un rapport à sa langue qui mine ses relations aux autres. Le français est devenu en quelque sorte le support d'une déontologie narcissique⁴. Une telle attitude trouve son expression dans un jeu de forces où l'autre n'existe que dans ce qu'il a d'instrumental. Bouraoui parle de « nombrilisme hexagonal » (pour exprimer comment, en soi, les expressions

⁴ Par déontologie narcissique, nous désignons cette tendance à éliminer l'autre des devoirs. Toutes les obligations sont envers soi et si l'autre est présent, c'est seulement pour servir un tel dessein.

littéraires hors de la France sont niées et comment la littérature dite francophone ne peut exister qu'à condition d'avoir la bénédiction de Paris).

Dans une approche historique de ce phénomène, l'auteur nous éclaire sur comment la langue, surtout à partir des Lumières, est devenue un moyen dans une stratégie globale destinée à nourrir l'intersubjectif national et à donner de la nation française une image dominatrice.

Cette même critique traverse *Pour une littérature-monde*. Ainsi pour quelques contributeurs, ce souci excessif de soi s'explique par des visées purement géopolitiques. C'est là l'image d'une France qui trouve dans sa langue le pendant à la domination coloniale. Rouaud résume ainsi la situation :

La littérature et la nation avaient si intimement lié leur destin, et depuis si longtemps, mettant en scène tout au long des siècles ce curieux ménage du pouvoir et de la poésie, l'un se prévalant d'être le porte-parole de l'autre, les Lumières ouvrant la voie aux armées de la République, qu'il était évident que comme deux encordés ils s'entraînaient dans leur chute. Cette chute était entamée depuis longtemps, mais il se trouva un auteur pour la dater précisément et l'enregistrer (*Pour une littérature-monde*, 12)

Le temps n'est plus aux chasses gardées. L'auteur, tel qu'il est décrit par Rouaud, est celui dont la fonction est de « dater » et « enregistrer ». Il est historien. L'histoire étant avant tout conscience de l'homme vis-à-vis de son temps ; une conscience interprétative qui identifie et organise. Au rapport hypnotique à la langue comme contenant suprême (telle qu'elle est décrite par Zizek) s'oppose l'éveil propre à une conscience qui inscrit le fait dans l'histoire. Ce fait est « chute ».

Devant ce francocentrisme, rien ne peut résister à tel point que pour Lebris l'espace littéraire français traduit un sentiment d'insularité et d'autosuffisance. Dans cette ambiance, l'intellectuel devient la sentinelle qui veille sur la reproduction de ce même ordre. La raison de l'écriture dépend d'une certaine image parfaite de la France. S'en suit un divorce entre l'écrivain et l'espace public. Ce divorce se traduit par une conception téléologique de la pensée, qui la prive de sa complexité et de toute tendance à remettre en cause le statu quo. Pour Le Bris, la négation de l'histoire est symptomatique d'une telle situation. Une pratique d'auto-censure se généralise au point que le sens de tout compromis déserte l'espace intellectuel.

C'est dans cette attitude que Bouraoui détecte les signes d'absence d'une littérature solidaire, ouverte sur les autres, humaniste. L'artiste intègre l'éthos national et s'en imprègne. D'où ce sentiment de réclusion qui chasse la dignité (toujours selon Bouraoui) des rapports entre la France et l'espace francophone.

Bouraoui décrit le créateur comme un « nomade » incarnant une liberté inconditionnelle et Le Bris le présente comme un « voyageur ouvert sur le monde ». Aussi bien pour le voyageur que pour le nomade, le centre ne peut exister que par la disposition de la marge à obéir à ses commandements. La critique de Fanon sur les mécanismes d'identification entre l'opprimé et son oppresseur est en vigueur. Le travail de Bouraoui regorge d'anecdotes caricaturales sur comment le centre ne peut exister sans la tendance à le singer. Pour l'autre la langue devient le chemin vers l'autoréalisation en tant que réplique du Français. Ainsi le français s'impose-t-il non seulement en tant qu'outil de communication, mais, surtout, comme déterminant de structures mentales synonymes de docilité et passivité. Par sa prédisposition psychologique à perpétuer des schémas de pensée censés dépassés, le sujet postcolonial assure la continuité d'une ère jugée révolue. Pour illustrer cette réalité, Bouraoui part de la situation linguistique au Sénégal et de comment, en tant que langue officielle, le français écrase les langues dites nationales. Le même constat s'applique à la tradition orale. Celle-ci se voit acculée à un rôle secondaire. Dans « De interpretatione », Aristote remarque que « les paroles prononcées sont des symboles d'expériences mentales, et les paroles écrites sont des symboles de celles prononcées »⁵. Le français, langue de l'écriture, donc associée à un rôle secondaire dans l'interprétation du monde et de soi, efface les langues orales. Cet impérialisme linguistique est négation de la capacité de vivre par et dans la langue. Si l'oral relève d'une actualisation de l'être, l'écrit est incarnation d'une entité étrangère qui n'est autre que le médium lui-même. Or ce médium, censé être en soi la traduction du « prononcé », cherche celui-ci ailleurs. D'où le divorce entre la parole et le monde. Autant le corps que l'esprit du francophone deviennent des outils servant des pratiques exogènes.

La langue devient ainsi support d'aliénation. Si pendant les temps de la colonisation elle faisait corps avec l'occupant, maintenant, elle sert de nouvelles voies de domination sociale. La définition de l'élite, et avec elle de nouvelles pratiques sociétales, passe par la considération de la langue comme facteur essentiel dans la construction du sujet postcolonial. En ciblant les structures mentales (Bouraoui), le français devient la fabrique d'une catégorie d'aliénés dans la mesure où il est vu comme une commodité dont le prix est une partie de soi. Cette critique nous rappelle les prophéties de Sartre dans *L'Orphée noir* quand il parlait du danger qui guettait l'intellectuel africain : la tendance à considérer à jamais « la langue de l'oppresseur » comme « médiateur éternel ». Sartre voyait

⁵ En anglais dans le texte original.

dans le français l'outil d'une violence qui transcendait l'histoire. Il est —en termes nietzschéens— ce « tiers ascétique », cet être impersonnel et aliénant. La langue nourrit une psychologie aboulique. L'homme « unidimensionnel » de Marcus, le moderne ayant troqué sa liberté pour des commodités, est celui qui, au lieu de s'ouvrir sur une langue, l'adopte au détriment de sa langue maternelle⁶.

D'ailleurs, ce qui est reproché au français (du point de vue de cette francophonie contestée) c'est sa tendance à se considérer à partir d'une logique de confrontation avec l'anglais qui devient une sorte d'altérité radicale et menaçante. Dans les deux livres, les auteurs donnent des raisons économiques, culturelles et géopolitiques d'un déclin effréné. Pourtant, c'est chez Bouraoui que l'analyse dépasse ces plans pour recouvrir une dimension archéologique en ciblant cette attitude qu'adopte une pensée virée sur son opposé, phénomène qu'il désigne par « binarité infernale ». La confrontation avec l'anglais traduit une crise profonde, un emprisonnement de la pensée pour la soumettre à un jeu infernal entre opposés. La binarité arrache la langue du monde pour la soumettre à une logique réductionniste. Au lieu d'être au service de l'infini des possibles qu'est le champ d'une pensée libre, elle se voit considérée comme simple outil dans une concurrence tous azimuts. C'est cette même réalité qui, selon Bouraoui, mine le multiculturalisme canadien. Le Canada bilingue et multiculturel doit d'abord concilier ses peuples. Pour concilier, il est impératif que la langue transcende les situations conflictuelles entre anglophones et francophones. Elle ne doit pas être au service d'un monde « atomisé » où, de l'avis de l'auteur, les tentations ghettoïsantes se cachent derrière un discours prônant la diversité.

Ce qui distingue la critique bouraouiennne de celle des autres est qu'elle ne cible pas seulement la France. Les mêmes mécanismes de domination se voient ailleurs. Les centres sont multiples. La francophonie est, selon lui, traduction des rapports Nord/Sud et majoritaire/minoritaire. La Suisse ou la Belgique ou le Québec ne sont pas à mettre au pied d'égalité avec les pays francophones du Sud; ce qui se voit, de manière particulière, au niveau de la diffusion et consommation de la production littéraire, artistique et médiatique. Le cas du Ca-

⁶ Dans sa contribution à *Pour une littérature-monde*, Sansal fait la même critique à la langue arabe en Algérie : « L'arabe classique, qui s'est réservé à la religion et à la poésie de cour, voguait si loin au-dessus de nos têtes que nous ne l'entendions pas. Un matin, par décret, nos belles langues ont été dissoutes et remplacées par une langue de maquis importée par les grands trafiquants au pouvoir, et on nous dit que c'est bien. Cette langue qui se veut nationale et authentique s'appelle l'arabe officiel. Aucun pays au monde ne l'a inventée. C'est une arme de génération spontanée. Personne ne sait comment les apparatchiks ont pu se l'inoculer et par quel miracle ils se comprennent » (165-66).

nada traduit des déséquilibres même au sein du Nord. Cette fois, ce sont les minorités francophones qui en subissent le sort. Hors du Québec, les poches de francophones (notamment en Ontario, au Manitoba et dans les provinces atlantiques), ces «francophonies sauvages» (comme il les qualifie) souffrent de maux typiques propres aux minorités linguistiques. L'auteur parle souvent des difficultés de produire en français, notamment en Ontario, seconde province après le Québec en nombre de francophones. Le comportement de la France, comme centre, est repris par d'autres centres.

Au lieu de réduire la critique aux rapports de la France au monde dit francophone, il faut élargir la perspective. La diversité et la dignité doivent être le centre d'attention. A la francophonie, comme appellation synthétisante, l'auteur préfère l'éclatement souverain l'hétérogène, le multiple.

4. PENSER EN FRANÇAIS

Contre ce déterminisme linguistique, la mission de l'intellectuel est de détourner le français de sa mission de cheval de Troie, de l'innocenter en le vidant de toutes tendances totalitaires. Pour ce faire, il a besoin —dirait Levis-Strauss— d'un « regard éloigné ». La distance est synonyme de remise en cause du tissage identitaire, des modes de représentation et des valeurs et des pratiques. Il faut rendre au mot sa liberté, en faire un outil-lieu d'échange, dialogue, ruptures, conflits, révolutions.

Comment libérer la production intellectuelle en français ? Dans le manifeste (surtout chez Le Bris, comme nous l'avons déjà souligné), l'appel est au voyage. Tout d'abord, il faut déterritorialiser la langue en cessant de la considérer en rapport avec une configuration de lieux géographiques. Bouraoui fait l'éloge du nomade comme prototype de la libre pensée (Bouraoui 2005). À la pensée grégaire, territoriale, reproduisant les mêmes complexes, il oppose celle nomade et légère. Cette exigence traverse, sans exception, toute son œuvre. Le lieu n'accueille pas le nomade ni ne donne sens à sa mission. Au contraire, c'est la volonté d'aller de l'avant qui donne un sens aux contrées parcourues. L'espace n'existe que pour être traversé. Le subjectif cartésien du « Je pense, donc j'existe », est complété par le « Je nomade, donc j'existe ». « Nomader » est chez Bouraoui une exigence existentielle. Celui qui n'a pas de conception préfigurée des lieux à traverser est aux antipodes du savoir partagé dont ces mêmes lieux sont le support. La représentation se fait a posteriori. Il faut d'abord vivre l'expérience avant de la conceptualiser. Son héros Hannibal erre à travers la Méditerranée dans une logique totalement opposée à la cartographie et aux conceptions courantes liées à la région. Il a bouleversé les lois de la géographie

en considérant le monde à partir des eaux et non de la terre ferme. Le continent n'est pour lui que l'expression d'un esprit grégaire cloisonnant. L'attitude d'Hannibal nous rappelle la définition de Voltaire du sens premier de l'identité : la « mêmété ». Dans son *Dictionnaire philosophique*, il part lui aussi d'une métaphore aquatique pour saisir les pièges propres à une mentalité territoriale qui voit le fleuve non à partir de ce qu'il est, mais à partir de ce qui lui est externe. Au niveau de la création, le territoire du nomade est représenté (et là nous paraphrasons Bouraoui) par la blancheur immaculée de la page. Cette blancheur est celle qui invite à l'aventure, au défrichage, à la création du sens au lieu d'évoluer entre ses clôtures. L'immaculé est synonyme d'un vide qui nie même la notion d'espace, considéré comme le fruit de l'action. C'est là l'idéal de libération de l'homme des amarres de l'aliénation. Pour désaliéner, il faut commencer par donner un nouveau sens à l'action, à la sortir du piège de la spatialité. En même temps, l'action tend vers le cumul des appartenances. D'où la figure de l'original, jugé par Bouraoui comme l'animal qui incarne une sorte de « bricolage » anatomique qui ne s'harmonise que grâce au mouvement ; une réalité que l'auteur, lors d'un entretien inédit, a qualifié de la sorte : « Le regard original c'est le regard de l'Original ! ».

La « marionnette » dont parle Zizek n'a plus de sens une fois détachée de la scène. La critique de la francophonie est en même temps critique du rapport à la langue, toute langue. Cette critique s'appuie sur une vraie philosophie de l'action. La priorité pour le mot n'est plus celle d'assurer le rôle de contenant de sens partagé, mais, surtout, de produire les forces vitales capables de l'ouvrir sur d'autres sens. La métaphore de contenant cède devant celle de générateur ; les mots génèrent les forces qui précipitent leur propre déclin ; ce sont des « mots-hécatombes » (Beggar) qui meurent une fois prononcés. Cette attitude traverse l'œuvre de Bouraoui. Dès son premier recueil de poésie, Bouraoui n'a cessé d'exprimer sa méfiance vis-à-vis de la langue, surtout quand elle est écrite. La langue est pour l'auteur un cadeau empoisonné (Beggar). Elle aussi est considérée dans sa spatialité comme un entrecroisement d'itinéraires en vue de diriger et de canaliser.

Il n'y a qu'une seule solution : se perdre dans les labyrinthes des langues, retrouver la tour de Babel. Chez Bouraoui cette quête se voit dans la tendance à « corrompre » le français en le parsemant de mots étrangers, surtout originaires du Maghreb. À un niveau plus implicite, Bouraoui a développé ce que nous pouvons qualifier de « poétique des échos ». Devant l'inconvenance pour le lecteur que suppose l'usage excessif de mots étrangers, il vaut mieux travailler la structure profonde du texte en dépassant le plan de signification première. Il faut laisser le texte exprimer par lui-même l'exigence de sa polyphonie. De cette manière, un texte comme *Rose des sables* s'offre comme production polyglotte sur

deux plans. 1/ le genre ; dans la mesure où il peut être considéré comme relevant du « zajal », ce genre poétique, né en Espagne musulmane, où les langues vernaculaires (arabe, sépharade et espagnol) se mêlent. 2/ par le silence, exprimé par les vides parsemés dans le corps du poème et qui causent des discontinuités et pauses. Ce faisant, l'auteur veut donner une idée de son lecteur idéal, censé baigner dans des langues et apte à compléter l'implicite poétique par sa langue de choix, celle où il retrouve le naturel d'exprimer telle ou telle émotion ou opinion. Le vide qui traverse est une issue qui donne sur une évidence qui marque la pensée bouraouiënnne, que langue rime avec pluriel, et que si l'on utilise une c'est seulement pour des commodités liées à la communication avec autrui. L'homme est d'abord polyglotte. Un regard sur le fond culturel derrière cette conviction s'impose. Le pays de naissance (la Tunisie) est pour quelque chose. En arabe, le mot « omme » (ignorant) vient du substantif « ome » (mère). L'une des explications de ce lien sémantique est que les premiers arabes définissaient l'ignorant comme celui qui ne parlait que sa langue maternelle. On a beau amasser tout le savoir du monde, celui-ci ne sert à rien s'il n'est pas partagé avec d'autres. Savoir c'est aussi exister comme autre en parlant une autre langue. Apprendre c'est accumuler les existences.

Comment sortir vainqueur —ou du moins sain et sauf— de ces batailles permanentes ? Bouraoui trouve la solution dans le principe suivant : nous ne vivons pas pour les langues, ce sont elles qui vivent pour nous. Pour cette raison, il faut relativiser le pouvoir du dictionnaire et des contrôles sur la langue. Selon lui, il faut soumettre l'expression à la loi du désir. Dans son roman *La femme d'entre les lignes*, considéré comme une métaphore de l'acte d'écrire, le féminin comme essence de la langue a un double sens : il est cette altérité impossible ou presque à atteindre et aussi cet incommensurable qui ne trouve de pendant que dans le désir. Écrire est désir d'impossible. Tout, sauf la satisfaction. Rien ne peut donner la paix à celui qui se lance dans cette aventure. Ainsi, ce que le créateur atteint n'est pas un sens complet, mais seulement des contours, impressions, échos. Dans cette logique, c'est son statut de gardienne de la langue (comme organe bureaucratique étranger au sens vrai de la création en français) qui annonce la fin de la francophonie officielle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEGGAR, A. (2009) *L'épreuve de la béance: L'écriture nomade chez Hédi Bouraoui*, New-Orleans, Presses Universitaires du Nouveau Monde, series, «Francophone Studies», No 22
- BOISDET, D. (12/09/2010) « La langue française en danger ? », *Le Monde*.

- BOURAOUI, H (2005) *Transpoétique. Éloge du nomadisme*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai ».
- BOURAOUI, H (2002) *La femme d'entre les lignes*, Toronto, Éditions du Gref.
- BOURAOUI, H. (1995) *La francophonie à l'estomac*, Paris, Éditions Nouvelles du Sud, coll. « Hors-norme ».
- BOUVERESSE, J. (1987) *Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Critique ».
- CHOMSKY, N. et FOUCAULT, M. (2001) *The Chomsky-Foucault debate on human nature*, New York / London, The New Press.
- COTNAM, J.(éd.),1996 *Hédi Bouraoui, iconoclaste et chantre du transculturel*, Ottawa, Le Nordir.
- COTNAM, J. (2007) *Bibliographie de l'œuvre de Hédi Bouraoui et de sa réception critique, de 1966 à 2005*, Toronto, CMC Éditions.
- LE BRIS, M. et ROUAUD, J. (éd.), 2007 *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- MCKENON, R. (2001) *The basic works of Aristotle*, New York, The Modern Library.
- MEMMI, A. (1998) *Hédi Bouraoui: hommages au poète*, textes réunis par Sergio Villani, Toronto, Woodbridge, p 71.
- SABISTON, E. (1982) (introduction à) Hédi Bouroui. *Vers et l'envers. Poèmes-récits*, Toronto, ECW Press.
- SWAMY, V. « 'Pour une littérature-monde'»: Tahar Ben Jelloun's *Partir* », in *Contemporary French and Francophone Studies*, Vol. 13, N° 4, p. 471-478.
- ZIZEK, S. (2006) *How to read Lacan*, London